

Géraldine Philippe

La pesée de la requête

« De toutes celles qui se proposent dans le siècle, l'œuvre du psychanalyste est peut-être la plus haute parce qu'elle y opère comme médiatrice entre l'homme du souci et le sujet du savoir absolu. C'est pourquoi elle exige une ascèse subjective, et qui ne sera jamais interrompue, la fin de l'analyse didactique elle-même n'étant pas séparable de l'engagement du sujet dans sa pratique.

Qu'y renonce donc plutôt celui qui ne peut rejoindre à son horizon la subjectivité de son époque ¹ [...]. »

« Le discours que je dis analytique, c'est le lien social déterminé par la pratique d'une analyse. Il vaut d'être porté à la hauteur des plus fondamentaux parmi les liens qui restent pour nous en activité ². »

« Le champ lacanien... », titre de nos journées, est le nom que les Forums se sont choisis pour faire scission d'avec l'Un, dont nombre d'entre nous avaient décidé de sortir ; choix renouvelé avec la création de l'École du même nom. Ce champ lacanien, Lacan l'annonce en 1970 comme « reprise par l'envers du projet freudien », pour lui en attente depuis 1966 dans « De nos antécédents ³ ».

Dans le *Séminaire XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Lacan vise l'extension à partir de l'intension avec la production des quatre discours. Leur formalisation est déjà une option qui accentue la vérité des modes de jouissance contre l'illusion uniformisante du discours

1. J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 321.

2. J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1973, p. 27.

3. J. Lacan, *Écrits, op. cit.*, p. 65-72.

contemporain, mais, en outre, elle modifie le statut même de l'inconscient développé en 1960 au congrès de Bonneval et repris en 1964 dans « Position de l'inconscient », en le faisant passer au réel.

« ... et le psychanalyste », dont l'offre dépend aujourd'hui de cette politique des discours.

En 1976, dans sa « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », Lacan écrit : « [...] ce qui se présente à l'analyste est autre chose que le prochain : c'est le tout-venant d'une demande qui n'a rien à voir avec la rencontre. L'offre est antérieure à la requête d'une urgence qu'on n'est pas sûr de satisfaire, sauf à l'avoir pesée ⁴. »

La pesée est un jugement, une appréciation. On parle de la pesée des âmes dans l'Égypte ancienne, ce qui équivaut au Jugement dernier ; on retrouve aussi ce terme sous la plume de saint Augustin.

La requête est une sollicitation abstraite (l'aide de quelqu'un). C'est aussi un terme de droit proche de l'exigence, du commandement. En droit, on parle de satisfaire à une requête. Rappelons que le droit concerne la régulation de la jouissance.

Qu'y a-t-il à peser de cette requête, pour qu'il y ait chance d'y satisfaire ? Et comment le champ lacanien peut-il apporter l'éclairage nécessaire pour y répondre autrement que le champ freudien dans la conduite des analyses et pour la formation du psychanalyste ?

Le dire n'est pas libre, mais il peut prendre différentes options de jouissance. Voilà ce dont rend compte immédiatement l'écriture des quatre discours : le dire peut se prononcer, voire se proférer ; il lui arrive aussi de dénoncer. Ce dire se produit d'en relayer d'autres qui proviennent d'autres discours. « C'est à se fermer dans l'analyse que leur ronde situe les lieux dont se cerne ce dire. Ils le cernent comme réel, c'est-à-dire l'impossible, lequel s'annonce : il n'y a pas de rapport sexuel ⁵. »

À l'inverse, le dire de Freud *s'infère* – je souligne que c'est une construction et non une déduction – de la logique de l'inconscient. Il se démontre des suites logiques de l'énoncé. Freud suppose qu'« il y a » de l'inconscient savoir, à déchiffrer comme un langage, et cela le conduit au roc de la castration ; alors, dire « l'inconscient réel » est

4. J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 573.

5. J. Lacan, « L'étourdit », *Scilicet*, n° 4, 1973, p. 10-11.

en rupture par rapport à la conception freudienne de l'inconscient. C'est le pas de Lacan, de poser l'inconscient au lieu de le supposer, qui l'amène, dans la dernière partie de son enseignement, à conclure sur le réel.

Lacan n'a jamais trouvé le terme d'inconscient adéquat, et il a fini par le traduire par « l'Une-bévue ⁶ », pour faire retour sur ce que Freud avait déjà pourtant perçu, à savoir que sa structure ne tombe sous le coup d'aucune représentation, mais que, faute de lui avoir donné toute sa portée, son dire reste suspendu.

Le champ lacanien, c'est le champ de la jouissance pluralisée en tant qu'elle manque au corps parlant, en raison de la structure logique du signifiant. Les jouissances, donc au nombre de trois – que Lacan dégage de la logique du fantasme et de celle de la sexuation –, ont une affinité avec le réel, d'être ce qui objecte à l'universel. Chacun des quatre discours traite de la manière dont il fait passer cette jouissance à l'inconscient réel, c'est-à-dire hors discours, et comment le sujet peut trouver une satisfaction de suppléance dans l'objet *a*, qui vient se substituer au manque. Dans la névrose, ce manque prend une signification phallique, ce qui n'est pas le cas pour la psychose.

Dans *L'Envers de la psychanalyse*, Lacan précise que le lieu du hors-discours – qui ne fait pas lien social donc – est à situer dans le passage d'un discours à un autre, où émerge aussi du discours analytique. Il confirme sa thèse de l'inconscient réel en 1976 dans la « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI ⁷ ». Notons au passage que Lacan ne dit pas que ce hors-discours vaut seulement dans la psychose.

Nous avons donc quatre places fixes et quatre termes qui, par rotation d'un quart de tour, prennent une signification chaque fois différente. J'ajoute qu'un discours, c'est toujours du semblant, puisque c'est une tentative pour maîtriser quelque chose qui s'auto-rise de la jouissance :

– le discours du maître place la jouissance au lieu du S2. Cela veut dire que le savoir est un moyen de jouissance ;

6. J. Lacan, « La méprise du sujet supposé savoir », dans *Autres écrits*, *op. cit.*

7. J. Lacan, dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 571.

– le discours de l’analyste place la jouissance au lieu de la parole. La mise en acte de l’association libre dans le dispositif de la cure est le moyen grâce auquel le sujet peut saisir que le manque est réel, du fait de la structure du langage. On voit bien ainsi que le silence de l’analyste – discours sans paroles – est l’index du renoncement à cette jouissance du bla-bla ;

– dans le discours de l’hystérique, c’est le pouvoir supposé au maître S1 comme moyen de jouissance qui est aux commandes, le sujet hystérique se faisant l’agent qui renonce à en jouir = DS ;

– enfin, dans le discours universitaire, la place de la jouissance est occupée par l’objet *a*, à l’instar de l’unité de valeur, que J. Lacan qualifie de fausse couche du savoir absolu. Autrement dit de faire du savoir un semblant.

En écrivant ainsi ces quatre discours – dont je ferai remarquer au passage qu’on ne peut les écrire qu’à partir du moment où surgit le discours analytique –, Lacan rend plus lisibles deux points :

– les effets du langage sur le corps que l’agent voudrait maîtriser, soit la définition même de ce qu’est un discours ;

– l’articulation de l’inconscient à la jouissance, qu’il localise dans le passage d’un discours à l’autre.

Quant au discours du capitaliste, bien plus efficace que le discours du maître, il est bien du champ lacanien. À son propos, Lacan dit qu’il en est le « succès-damné » ; ailleurs, qu’il est « voué à crevaision » de tourner en rond puisque l’ordre des termes est interverti. Cela ne veut pas dire qu’il soit voué à disparaître ; plutôt un Phénix renaissant de ses cendres. (Le libéralisme prône une théorie de dérégulations successives de jouissance, et sa solution cynique de la théorie des dominos n’est autre qu’une régulation sauvage quand la machine s’emballe un peu trop.)

Ainsi, avec l’établissement du champ lacanien, nous sommes amenés à prendre en considération d’une part que la jouissance est multiple, et d’autre part ce qui se dit et ce qui fait silence (discours et hors discours).

« Alors ce qui est à peser, c’est si mon idée que l’inconscient est structuré comme un langage, permet de vérifier plus sérieusement l’affect, – que celle qui s’exprime de ce que ce soit un remue-ménage

dont se produit un meilleur arrangement. Car c'est ça qu'on m'oppose⁸ », énonce Lacan.

L'association libre n'est pas une offre de parler. C'est une offre de dire ce qui vient, soit la petite musique qui nous habite. Ce flot incessant, voire discordant, la psychanalyse postule qu'il veut dire quelque chose du symptôme ; le prendre au sérieux, c'est prendre la mesure que cette dissidence qu'est *lalangue* prêche à conséquence. Elle est la marque du sujet, singulière et infalsifiable. *Lalangue* fait le corps parlant de le coloniser, l'affecte d'une jouissance énigmatique, en lui mais pas de lui, toujours inadéquate, qui seulement s'éprouve mais ne passe pas au symbolique.

Il s'agit donc de penser la direction de la cure comme une expérience du dispositif de l'association libre, poussée jusqu'au point où il n'y a pas de savoir dernier qui justifierait de l'existence du sujet, où le point de la structure s'avère de n'être que ce vide où l'Autre manque.

Mais alors, si les pédales sont définitivement perdues, le psychanalyste se fait-il « le serviteur d'un dieu trompeur » sous les traits du sujet supposé savoir ? À vouloir occuper cette place, le psychanalyste est-il imposture ? Lacan relevait la pointe d'angoisse de l'analyste débutant pour dire qu'elle ne serait pas de trop chez ceux qui n'en étaient plus à leurs débuts, car l'acte analytique ne se prouve que dans l'après-coup.

Les préliminaires – la racine *limen* veut dire limite – ne sont ni un préalable, ni une consultation qui examinerait les indications et les contre-indications, ni une évaluation, ni une rencontre, encore moins une quête de la connaissance – qui n'est rien d'autre qu'une métaphore sexuelle ; et comme il n'y a pas de rapport sexuel, il n'y a pas non plus de connaissance. Ce sont des entretiens, c'est-à-dire une confrontation de corps où se constitue « l'os du dialogue », ce petit quelque chose qui n'est ni justifiable ni pensable.

L'association libre, pas libre du tout et même très liée, est faite pour apprivoiser le gazouillis du moineau et lui faire franchir le pas de Parménide à Platon, « de savoir ce qu'il en est du réel ». Cette pratique de bavardage, ce n'est pas quelqu'un qui parle : c'est l'Un et c'est très démonstratif, nous dit Lacan dans la leçon du 15 mars 1972

8. J. Lacan, *Télévision*, op. cit., p. 37.

du séminaire ...*Ou pire*. Ainsi, l'analysant se repère sur la difficulté à dire de façon articulée, ce qui fait béance dans le dire.

Les entretiens préliminaires servent à peser cet angle mort – point vide mais non perçu – dans la requête du candidat à l'analyse pour que le mot de la fin passe à la satisfaction. Il n'y a pas d'entrée possible – ni donc de sortie – dans la psychanalyse sans ces préliminaires entretiens puisque, comme le note Lacan, la condition de la destitution subjective est inscrite sur le ticket d'entrée.

Freud déchiffre l'inconscient comme un langage. Lacan chiffre la jouissance symptomatique, relative au discours qui la conditionne en tant qu'elle objecte à l'ordre des discours qui font prime sur le marché, pouvant aller jusqu'au rejet dans la psychose. Chaque discours produit son impossible, soit ce qui est articulé dans la structure mais non articulable dans la chaîne signifiante. L'ordre des discours donne au langage une dit-mension où se manifeste dans le passage de l'un à l'autre l'inconscient réel, qui rendrait possible la sortie au un par un du discours capitaliste et ferait le psychotique un peu moins libre.

Si Freud et Lacan s'accordent pour dire que la fin d'une analyse, c'est la satisfaction – Lacan dit qu'il ne s'agit pas de pousser une analyse au point de produire un psychotique –, Freud conclut sur un savoir là où Lacan conclut sur un non-su, dont il y aurait à savoir le fin mot.

S'adressant aux universitaires de Yale en 1975, Lacan donne quelques indices de ce que l'analyste institue comme expérience analytique : un forçage – hystérisation du discours, autrement dit « introduction structurelle » – qui porte sur une vérité qui ne s'avoue pas, soit sur le réel qui fait retour sous la forme d'un symptôme dont le tout-venant demande à être débarrassé, non sans produire l'effort nécessaire à pousser la porte de l'analyste, pour franchir le seuil. Alors « peut-être l'analyse est-elle capable de faire un athée viable, c'est-à-dire quelqu'un qui ne se contredise pas à tout bout de champ⁹ ». Ce pourquoi j'ai placé en exergue ces deux citations de Lacan.

9. J. Lacan, *Scilicet*, n° 6-7, 1975, p. 32.